

IN MEMORIAM. COLETTE PÉTONNET, 1929-2012

P.U.F. | *Ethnologie française*

**2013/3 - Vol. 43
pages 559 à 560**

ISSN 0046-2616

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-559.htm>

Pour citer cet article :

« In memoriam. Colette Pétonnet, 1929-2012 »,
Ethnologie française, 2013/3 Vol. 43, p. 559-560. DOI : 10.3917/ethn.133.0559

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



In memoriam Colette Pétonnet, 1929-2012

Les trois ouvrages majeurs de Colette Pétonnet, *Ces gens-là* (1968), *On est tous dans le brouillard* (1979), *Espaces habités* (1982)¹ affirment avec force quelques principes qui gouvernent toute la discipline :

– l’ethnologie s’intéresse à l’autre et il n’y a pas lieu d’établir une distinction entre l’autre lointain et l’autre proche (un bidonville de Rabat et les cités de transit de la banlieue sud de Paris ne sont pas identiques mais méritent pareillement l’intérêt de l’observateur de la société) ;

– le travail de l’ethnologue crée entre l’autre et soi une fraternité ;

– l’ethnologie a un point de vue sur la société, c’est un point de vue critique.

Chacun jugera de la validité de ces affirmations à l’aune des productions d’aujourd’hui. Colette Pétonnet les a fidèlement illustrées tout au long de sa carrière dans les différents secteurs d’activité où elle a été présente : l’enseignement, principalement à Paris V puis à Nanterre, l’animation scientifique avec la création et la direction, en compagnie de Jacques Gutwirth et dans le cadre du Cnrs, du Laboratoire d’anthropologie urbaine ; la recherche qui resta sa préoccupation première et qui dans les travaux qu’elle a menés s’applique à toujours mêler l’enquête ethnographique au plus près des gens et la réflexion distanciée – sur la vie en société et spécifiquement la vie en ville, et en même temps sur le travail de l’observateur savant, dimension réflexive qui ne s’autorise aucun narcissisme. Avec les études de Colette Pétonnet, on est toujours plus sur le mode de l’exploration et de l’inquiétude que sur celui du bilan et de l’autosatisfaction.

Pour le public, son nom reste attaché à ce qui constituait la première partie de son œuvre : l’ethnologie des banlieues et le regard différent porté sur les manières d’habiter des démunis (nous hésitons : « démunis », « pauvres », « prolétaires », « sous-prolétaires »... ? Il y a toujours une difficulté à nommer « ces gens-là »). Cette notoriété, parfaitement justifiée, masque cependant la diversité des centres d’intérêt qu’illustrent les publications postérieures à 1982. Parmi celles-ci, je

retiendrai « La pâleur noire. Couleur et culture aux États-Unis », article méconnu paru en 1986 dans *L’Homme*, seul vestige d’un projet d’enquête aux États-Unis qui ne s’est pas poursuivi et qui me semble, tout autant que les grandes réussites du début, illustrer l’originalité et la fécondité de la démarche, et la liberté d’esprit de l’auteure. Mentionnons aussi les titres de quelques textes de cette période qui montreront à quel point Colette Pétonnet observatrice de la société contemporaine savait saisir l’air du temps – la fortune qu’ont connu les thèmes traités suffit à prouver leur caractère précurseur : « L’observation flottante. L’exemple d’un cimetière parisien », « L’anonymat ou la pellicule protectrice », « L’argent, modes d’emploi », « Juin, mois des jardins. À propos des citadins »... *Le petit chat est mort*, film de 50 minutes réalisé avec Gérard Patris et diffusé sur FR3 en 1989 illustre une réflexion sur les relations entre les humains et leurs animaux domestiques dans la France urbaine contemporaine.

Ce n’est pas tant les terrains qu’elle a ouverts, les thématiques et les objets qu’elle a introduits, les méthodes qu’elle a expérimentées qui confèrent à l’œuvre de Colette Pétonnet son caractère novateur que la combinaison de ces éléments. Durant les dernières années de sa vie, Colette avait choisi une voie qui la faisait passer de l’autre côté du décor, non plus observatrice mais actrice : elle cultivait son jardin. C’est, dit-on, une voie qui mène à la sagesse.

Patrick Williams

Laboratoire d’anthropologie urbaine, Cnrs, Paris
williams@ivry.cnrs.fr

■ L’énergie de Colette Pétonnet

Je pense souvent à mes années parisiennes, maintenant que je suis au Brésil, où j’étudie la dimension communautaire de la maladie mentale dans l’intérieur de l’État de São Paulo. Paris, pour moi, c’est avant tout cette magnifique nécropole du Père-Lachaise sur laquelle j’ai fait ma thèse de doctorat², ce qui m’a valu

la chance de rencontrer Colette Pétonnet : d'abord, évidemment, ses articles sur l'observation flottante ou sur l'anonymat, piliers – entre autres – sur lesquels j'ai fondé mon ethnographie et qui ont largement inspiré l'écriture de l'enquête.

Mais pour moi, le Père-Lachaise, ce sont surtout les heures que la magie et le pouvoir évocateur de ce lieu m'ont permis de passer en compagnie de Madame Pétonnet (c'est toujours ainsi que je me suis adressé à elle) qui reviennent à mon esprit. Des heures de conversation, en fin de matinée ou parfois les après-midis, dans son appartement au dernier étage d'un immeuble caché dans un petit passage du XI^e arrondissement. Flotter entre anthropologie, histoire, actualité d'une ville des morts située au cœur d'une grande ville des vivants. Ma découverte d'un lieu qui se révélait chaque jour plus dense et complexe, accompagnée, guidée par ses souvenirs, ses questions et ses intuitions...

Madame Pétonnet... Elle qui, lors d'un déjeuner dans un joli petit restaurant près de la Place d'Aligre, me prévenait : « Ne restez pas tout le temps trop près des cimetières, c'est mauvais pour la santé »... Et qui, en même temps, n'a pas hésité un seul instant à se rapprocher encore une fois de ce lieu qu'elle avait connu, très bien connu, puis ensuite refermé « dans un cartable noir, plein de poussière, dans un coin de l'appartement³ » et finalement retrouvé avec passion dans sa mémoire et en suivant l'évolution de mon travail.

J'ai grandi comme ethnologue au fur et à mesure que mon ethnographie et mon écriture devenaient de plus en plus sûres, après ses relectures patientes et exigeantes. J'ai eu l'honneur de l'accompagner, un jour d'automne, au Père-Lachaise, à l'intérieur de l'imposant crématorium de style néo-byzantin, pour rendre un dernier hommage à l'un de ses anciens camarades de militance politique. Une cérémonie dominée par la couleur rouge. À la fin de la commémoration, on a trouvé le temps pour une petite promenade, avant de rejoindre la sortie ; histoire de partager un moment dans le cimetière, de passer à côté des tombes de Georges Perec et d'Isadora Duncan, de s'arrêter un instant près de celle d'Allan Kardec, de rejoindre le grand sphinx en pierre sous lequel repose Oscar Wilde... Finalement, « notre » Père-Lachaise n'était plus

seulement le sujet des longues heures de conversations passionnantes, d'échanges, de questions auxquelles répondre afin de construire une monographie : il était devenu aussi un moment réel, dont j'aurais voulu garder à jamais le souvenir.

Quand je suis parti au Brésil, Madame Pétonnet m'a transmis tous les contacts de ses collègues et amis, notamment à Rio de Janeiro : ethnologues, francophiles, une façon de ne pas trop me détacher ni d'elle ni de son pays. Elle a accompagné mon départ avec une énergie et un enthousiasme que, moi, j'avais du mal à trouver, à ce moment-là. C'est ça : de l'énergie. C'est bien cela qu'elle dégageait, à près de 80 ans.

En juin 2010, je lui écrivis un mail, plutôt résigné, dans lequel je l'informais que, fort probablement, je ne pourrais pas participer à un congrès qui aurait lieu fin septembre au Canada, faute d'argent pour acheter le billet d'avion et payer une chambre d'hôtel. Elle me répondit : « Pour Toronto, vous qui aimez le Canada, ne renoncez pas. Empruntez l'argent que coûte le billet et mendiez un hébergement quelque part, vous trouverez bien à manger par-ci par-là. Plus tard la somme remboursée vous paraîtra dérisoire et vous regretterez de n'avoir pas eu cette petite audace. Allez au congrès. » Je suivis son conseil et je ne l'ai pas regretté.

Michelangelo Giampaoli
Dipartimento Uomo e Territorio
Università degli Studi di Perugia
elmiche@hotmail.com

1. *On est tous dans le brouillard* et *Espaces habités* ont été publiés respectivement en 1979 et en 1982 par le même éditeur, Galilée et avec le même sous-titre, *Ethnologie des banlieues*. En 1985, cet éditeur a rassemblé les deux ouvrages sous le seul titre du premier d'entre eux. En fait, ils sont tous les deux des extrapolations de la thèse d'État de Colette Pétonnet, réalisée sous la direction d'André Leroi-Gourhan.

2. En 2002, les éditions du CTHS ont publié, sous la direction de Catherine Choron-Baix, une nouvelle édition, revue et commentée, de *On est tous dans le brouillard*.

3. Michelangelo Giampaoli, *Dépasser les limites : Vie et transgression quotidienne au Père-Lachaise à Paris*, thèse en cotutelle sous la direction de Raymond Jamous et Cristina Papa, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense ; voir aussi « *Rock Around the Grave*. La tombe de Jim Morrison au Père-Lachaise », *Ethnologie française*, XLII, 2012, 3 : 519-529.

4. Colette Pétonnet, *Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine*, Terrains Vagues, Cahiers d'anthropologie urbaine, automne 1998, 3, ECAM : 22.